
Danielle STORDEUR, *Le village de Jerf el Ahmar (Syrie, 9500-8700 av. J.-C.). L'architecture, miroir d'une société néolithique complexe (coll. Alpha)*

Jean-Louis Huot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/4343>

DOI : 10.4000/syria.4343

ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Référence électronique

Jean-Louis Huot, « Danielle STORDEUR, *Le village de Jerf el Ahmar (Syrie, 9500-8700 av. J.-C.). L'architecture, miroir d'une société néolithique complexe (coll. Alpha)* », *Syria* [En ligne], Recensions, mis en ligne le 01 janvier 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/4343> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.4343>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© Presses IFPO

Danielle STORDEUR, *Le village de Jerf el Ahmar (Syrie, 9500-8700 av. J.-C.). L'architecture, miroir d'une société néolithique complexe (coll. Alpha)*

Jean-Louis Huot

RÉFÉRENCE

Danielle STORDEUR, *Le village de Jerf el Ahmar (Syrie, 9500-8700 av. J.-C.). L'architecture, miroir d'une société néolithique complexe (coll. Alpha)*, Paris, CNRS éd., 2015, 19 x 26 cm, 366 p., ISBN : 978-2-271-08740-9.

- 1 Danielle Stordeur, dont on connaît l'attachement à la Syrie, vient de publier une monographie sur l'architecture du dernier site qu'elle a fouillé en Syrie du Nord sur les bords du cours moyen de l'Euphrate. Ce volume, précédé d'une belle préface de notre ami Jean Guilaine qui replace l'étude dans le contexte général des premiers pas du néolithique en Syrie, ne se veut pas un rapport de fouille au sens classique du terme. Il s'agit plutôt d'une étude approfondie sur l'architecture des maisons de ce village, vue comme un « miroir d'une société déjà complexe ». C'est sans doute l'une des dernières études sur ce thème avant longtemps, eu égard au désastre dans lequel sombre la société syrienne depuis cinq ans. On saluera donc ce bel ouvrage, couronnement d'une carrière de chercheur ouverte sous les encouragements de Jacques Cauvin et poursuivie avec acharnement jusqu'à ces dernières années.
- 2 Jerf est un village du cours moyen de l'Euphrate, daté du PPNA et de la transition vers le PPNB (pour respecter le jargon des néolithiciens) soit entre 9500 et 8700 av. J.-C. en gros, c'est-à-dire à l'orée de la néolithisation. Le livre, écrit en un langage clair, est illustré d'une manière remarquable : superbes photographies et nombreuses

restitutions commentées avec soin. Le texte, illustré ainsi pas à pas, se lit avec plaisir et intérêt, ce qui est rare de nos jours sur ces sujets un peu ardu.

- 3 À la suite des recherches de J. Cauvin sur le site célèbre de Mureybet (qui n'est pas éloigné), Jerf nous en présente l'étape suivante, en un développement sur onze « épisodes » villageois, le tout sur 5 m d'épaisseur, non loin de la frontière syro-turque, tout au nord du lac de barrage Assad. Fouillé avec intelligence, ce village fait ici l'objet d'une monographie en trois parties. La première s'intéresse aux techniques de construction, la deuxième à la description des « villages » successifs, en une analyse soignée de la structure de l'espace construit et des circulations et la troisième, qui est en réalité la synthèse des deux précédentes, tire les conclusions. Beau travail, résultat de cinq campagnes de fouille sur cinq ans (de 1995 à 1999) menées avec l'aide d'une équipe nombreuse et compétente.
- 4 La première partie du livre (p. 45-225) s'attache aux techniques de construction, en commençant par l'acquisition des matériaux (blocs de calcaire, bois, pierres taillées « en cigare », paille, etc.) puis à l'érection des murs, à la nature des sols, enfin aux couvertures. Demeure l'éternel problème des portes. Où sont-elles ? Entrait-on par les toits ? On aborde déjà le problème p. 156. On y revient p. 267. Les attestations possibles de passage sont si rares qu'on a droit deux fois à la même photographie, fig. 54 et 55, accompagnées du même dessin. Les passages sont situés très hauts, et il faut enjamber, ou bien ils n'existent pas... Or la réponse à cette question commande celle des circulations et l'on reste un peu sur sa faim car il faut bien avouer que les exemples clairs de passages assurés d'une pièce à l'autre sont rares ! La typologie des maisons, arrondies, rectangulaires, enterrées, semi-enterrées, fait l'objet de longs développements assez convaincants. On attache une attention particulière aux toits : la minutie de la fouille permet d'étudier cet aspect, quand la maison a été incendiée. Les sols, les radiers, sont l'objet d'une attention soutenue et riche d'enseignements.
- 5 Le chapitre sur la typologie des structures (p. 117-189) est le gros morceau du livre. Sur près de 80 maisons exposées par la fouille, on distingue des maisons « privées » et des bâtiments « collectifs » ou « communautaires ». Tout différencie, en effet, la maison privée du bâtiment collectif, l'implantation, l'équipement, la forme, les dimensions. D. Stordeur fournit un cadre typologique convaincant, en distinguant les constructions monocellulaires des constructions pluri-cellulaires (en s'inspirant simplement de la typologie de Leroi-Gourhan en 1940). On suit facilement l'évolution de ces types, depuis le plus ancien (monocellulaire) remontant en fait au Kébarien, à la fin du Paléolithique, ca 14000 av. J.-C., en passant par l'apparition des vraies maisons rondes du Khiamien. À Jerf, au PPNA, il n'y a plus de maisons enterrées. Toutes sont construites. Entre la phase ancienne et la phase moyenne du site (une division qui semble n'apparaître qu'à la p. 122), on constate des changements importants : les maisons monocellulaires ne sont plus les seules, les premières subdivisions intérieures apparaissent, on voit s'ériger des murs rectilignes. Au début de la phase moyenne apparaissent aussi les maisons pluricellulaires, à contour prédéterminé, selon plusieurs types (en T, en enfilade, à quatre pièces en croix). L'analyse de l'équipement indique que ces maisons pluricellulaires, construites de plain-pied, sont des habitations.
- 6 Tout autre est l'aspect des « bâtiments communautaires » (p. 139-150). Jerf est le premier site PPNA à propos duquel a été proposé ce terme pour désigner des constructions enterrées très grandes et heureusement bien conservées. À Mureybet, la fouille les avait interprétées comme des maisons. À Jerf, on y voit des bâtiments

collectifs. Les plus anciens sont structurés par des divisions internes (ou radiales). Les plus récents sont monocellulaires et non subdivisés (en ce cas, l'évolution serait inverse à celle des maisons). Une de ces constructions, dite « la maison aux bucranes » se distingue par trois massacres et un bucrane d'aurochs suspendus au mur. L'un des massacres est rehaussé d'un ornement, une sorte de collier de 55 perles avec un pendentif central. Au centre de ces bâtiments, on a un espace vide, polygonal. À la phase récente, deux bâtiments communautaires de ce type se succèdent, tous deux enterrés. À la périphérie, une banquette, décorée de triangles. Une allusion discrète aux *kivas* des Hopis d'Amérique, si éloignés dans le temps et dans l'espace, peut ne pas convaincre.

- 7 En résumé, au début de l'existence du village, on ne construit que des maisons arrondies monocellulaires, sur le modèle khiamien. À la phase moyenne apparaissent les maisons pluricellulaires, selon plusieurs modèles. Ensuite, rien de bien nouveau n'apparaît et, d'ailleurs, les constructions de la phase récente ou de la phase dite « de transition », sont moins soignées. En revanche, les bâtiments communautaires, spécialisés, non subdivisés, deviennent standardisés. La suite de l'évolution de ces bâtiments collectifs est évidemment à étudier à Göbekli, plus au nord, en Anatolie.
- 8 Le chap. III est consacré aux équipements et aux activités domestiques (p. 181-225). Que fait-on dans ces maisons ? L'activité essentielle semble la préparation de la nourriture. Jerf est l'un des sites les plus anciens sur lesquels est attestée une agriculture « prédomestique », à savoir la *culture* de céréales de morphologie *sauvage*. On trouve des meules, nombreuses (souvent recyclées en matériaux de construction). Une maison du niveau II (maison EA 10, p. 185) incendiée violemment, a livré une pièce « cuisine » et son équipement, avec une zone consacrée à la mouture et au malaxage (meules, plateaux, boulettes carbonisées prêtes à cuire), une zone consacrée au réchauffement de la nourriture, avec des restes de lentilles (p. 187) et une zone consacrée au stockage de nourriture fluide (ou d'eau) avec des bassins en pierre. On cuit dans la cour, où se trouve un grand four rectangulaire. De manière générale, les travaux de cuisson, de chauffage, les « structures de combustion » (comme on dit chez les néolithiciens) se trouvent à l'extérieur, entre les maisons. Toutes les maisons, des plus anciennes aux plus récentes, semblent construites selon les mêmes règles, avec les mêmes matériaux, hérités du passé khiamien. Les maisons ne commencent à se diversifier qu'à la phase moyenne (p. 220), moment auquel apparaissent les maisons pluricellulaires tripartites ou « en enfilade ». C'est aussi l'époque à laquelle sont identifiés les premiers bâtiments communautaires à divisions radiales.
- 9 La seconde partie de l'ouvrage (p. 229-316) aborde la conception et la structuration de l'espace construit, c'est-à-dire l'analyse de la vie et de la mort des villages successifs de Jerf. Un chap. IV (p. 229-280) est consacré à la conception et l'utilisation de l'espace construit. Cette évolution est-elle due au hasard, ou a-t-elle été concertée ? On avouera que cette lecture peut paraître plus aride, ou plus abstraite, que la première. L'auteur estime lui-même, d'ailleurs, qu'il « est difficile de percevoir une logique globale dans l'organisation des maisons... ». Il semble difficile, en effet, d'analyser de façon claire la circulation entre les maisons, quand le nombre de ces constructions est faible. L'appel à « la logique » est fréquent. Mais ne conduit-il pas à des impasses ? Jacques Bezançon rappelait jadis, dans son maître livre sur *l'Homme et le Nil* (Paris, Gallimard, 1957), que, dans les maisons paysannes de la vallée du Nil, le troupeau familial, chèvre et *gamousse*,

traverse les deux pièces d'habitation pour gagner, en fin de parcours, l'étable. La logique ne conduirait pas à cette solution...

- 10 Un chap. v (p. 281-316) s'attache à la recreation de la vie et de la mort des villages successifs de Jerf. Le problème ici abordé est relativement simple. A-t-on affaire à des incendies accidentels ou volontaires ? L'auteur conclut (p. 285) à la fréquence des incendies volontaires, particulièrement dans le cas des « bâtiments communautaires ». L'argument en faveur d'un incendie volontaire (p. 290) est l'existence d'un corps jeté au fond du bâtiment, qui a brûlé violemment. Il paraît solide.
- 11 La troisième et dernière partie (sans titre) est en réalité la conclusion de l'ouvrage (p. 319-355). L'auteur parcourt à nouveau la vie du site, reconstruit pendant huit siècles environ. À travers 11 niveaux archéologiques superposés, on assiste à une série de reconstructions. C'est alors seulement qu'est abordée l'évocation des pratiques funéraires du village. Et pour cause ! Six individus seulement, cinq crânes et un corps, qui ne permettent guère de considérations développées. En conclusion, on a affaire au développement d'une tradition purement mureybétienne, héritée du Khiamien du Levant. Rien d'étonnant à cela : Mureybet n'est qu'à 50 km plus au sud et sur la même rive de l'Euphrate. À partir des cinq maisons originelles, toutes groupées au bas de la pente, le terrain construit s'est étendu vers le haut. Au total, on a affaire à neuf maisons arrondies, de même tradition, sur fondations en moellons, faites de murs en « pierre en cigare », et radier de pierre sur lequel sont étendus des sols en terre. La méthode, établie une fois pour toute, perdure à travers toute l'histoire du site. Toutes les maisons du début sont petites et monocellulaires. À la « phase moyenne », les modèles de maisons se diversifient, les premières terrasses collectives apparaissent, ainsi que les premiers « bâtiments communautaires ». À cette phase moyenne apparaissent aussi les premières maisons pluricellulaires. Le village de la phase moyenne fut détruit par un incendie général probablement volontaire, suivi d'une reconstruction non moins générale. Douze maisons se dressent alors sur quatre terrasses. Au point le plus bas se trouve un grand « bâtiment communautaire » à divisions radiales, totalement enterré, sans doute consacré au stockage. Dans cet édifice, on remarque la plus ancienne attestation de « pratiques funéraires » avec un dépôt de crânes. Faut-il vraiment faire allusion ici à un « dépôt de fondation » ? Le terme est à la fois bien vague et trop lourd de sens, me semble-t-il.
- 12 À la phase récente (p. 332) apparaissent enfin les bâtiments rectangulaires (avec chaînage des angles). À la phase de transition, un bâtiment communautaire est garni d'une banquette périphérique dont le devant est orné d'un décor géométrique de triangles. Les ouvriers de la fouille de Jerf eurent vite fait de parler de *majlis*, mais il faut se méfier de ces comparaisons de type ethnographique. C'est ainsi qu'A. Parrot voyait des bancs d'école (primaire, type Jules Ferry) dans des supports de jarres de stockage des magasins de Mari, ou que les paysans égyptiens contemporains reconnaissaient le *Cheikh el-beled* dans la statue d'un notable de l'Antiquité...
- 13 Ces quelques légers agacements n'empêchent en rien l'admiration qu'on porte à l'ouvrage. Cette description enthousiaste d'une fouille réussie restera longtemps la référence pour la période.